

TEMOIGNAGES de RESISTANTS

Le Centre-Ouest Breton ou Poher

Maillage administratif et armature urbaine

■ ■ Limites communales ● Ville - capitale du Poher ● Bourg

Haut pays (altitude variant entre 250 et 300 m)

△ "Montagnes" d'Arrée au Nord, "Noire" au Sud

Régions boisées ∴

Noms de hameaux ou "villages" cités dans les témoignages

CARHAIX (CX)	1 : Moulin du Roy - 2 : Port de Carhaix - 3 : Moulin-Meur
PLOUNÉVÉZEL (PZ)	1 : Lamprat - 2 : Goas-ar-Guélen - 3 : Kerguévarec - 4 : Kergariou 5 : Kergroas
POULLAOUËN (PO)	1 : Le Guilly (Fréau) - 2 : Parcellou - 3 : Liorzou - 4 : Lescom 5 : Kerguinen - 6 : Croix-Neuve - 7 : Ty-Meur
SAINT-HERNIN (SH)	1 : Kergoat
SPÉZET (SP)	1 : Pont-Triffen, Kervengi - 2 : Kervenn - 3 : Peurit - 4 : Le Fell 5 : Trévily
BERRIEN (BE)	1 : Trédudon
SCRIGNAC (SC)	1 : Toul-an-Groaz - 2 : Pen-ar-Hars - 3 : Croix-Rouge
LOCMARIA-BERRIEN (LB)	1 : Kerliou-Vraz, La Haye, La Molette, La Mine 2 : Pont-ar-Gorret, Kerlivet
CHÂTEAUNEUF-DU-FAOU (CF)	1 : Poulodron
LANDELEAU (LD)	1 : Château-Gall
PLÉVIN (PL)	1 : Moulin du Quinquis - 2 : Saint-Émilion - 3 : Kerhoz
PAULE (PA)	1 : La Pie - 2 : Keristin - 3 : Kereffaut
LOCARN (LC)	1 : Le Stang (l'Étang)
DUAULT (D)	1 : Kerhamon

Noms des autres communes citées ou localisées

BR : Brennilis LO : Loqueffret F : La Feuillée
HU : Le Huelgoat BZ : Bolazec PY : Plouyé
CC : Collorec PF : Plonévez-du-Faou CA : Callac
SV : Saint-Servais MX : Maël-Carhaix

Les principaux maquis

▲ installé dès 1943
▼ ■ organisé en 1944

Exactions commises par les Allemands

(Rafles, incendies, exécutions sans jugement) ★ en 1943
✻ en 1944

Albert LE GOFF

Un résistant déporté à Dachau n° 72 699 Par Albert LE GOFF

Un jeune mécanicien de marine dans la guerre

Né le 25 mai 1922 à Glomel, domicilié à Paule, j'ai fréquenté l'école primaire de ce bourg, puis le Cours Complémentaire de Rostrenen. Mon père, ancien combattant de Quatorze-Dix-Huit, gazé, titulaire d'une croix de guerre avec deux citations, disait toujours : "surtout, ne laisse pas envahir ton pays" ! Cela m'a marqué à vie...

En avril 1939, j'entre à l'École des Apprentis Mécaniciens de la Marine Nationale à Lorient. Le 3 septembre de cette année, la France déclare la guerre à l'Allemagne nazie. Je m'engage pour la durée du conflit...

Mon premier combat eut lieu le 21 juin 1940, au port de Lorient. Nous avons dû nous replier sous le poids du nombre et du matériel. Notre capitaine ayant ordonné le sauve-qui-peut, nous avons malgré tout tiré nos dernières cartouches sur des petits avions de reconnaissance ennemis qui survolaient le port en feu. C'est avec tristesse que je vis la Croix-Gammée flotter sur mon école...

Le 24 juin 1940, mon bateau arrive à Casablanca au Maroc. Je suis affecté aux Patrouilles de l'Océan, puis aux sous-marins, aux dragueurs de mines. Fin octobre - début novembre, je viens en permission au pays.

Le 8 novembre 1942 les Anglo-Américains débarquent en Afrique du Nord ; le 10 Novembre de cette année, les Allemands envahissent la Zone Libre. Je suis fait prisonnier. Je tente de m'évader pour rejoindre les

Forces Françaises Libres en Afrique du Nord. C'est un échec. Je suis emprisonné à la Caserne des Incurables à Marseille. A nouveau, je prends la clé des champs et me retrouve à Toulon, resté Camp Retranché selon l'accord entre les Allemands et le gouvernement de Vichy. Je suis affecté à l'entretien des groupes électrogènes.

Le 27 novembre 1942, la flotte se saborde. Les Allemands m'enferment à nouveau. Je m'évade une nouvelle fois et rejoins mes foyers à Paule.

Réfractaire au S.T.O.

Le 18 mars 1943, je suis convoqué pour le S.T.O. en Allemagne. Je refuse de partir. Fin mars, les Allemands m'ordonnent de me présenter à la Kommandantur de Saint-Brieuc. Nouveau refus de ma part. Ma carte d'alimentation est supprimée. A partir de ce jour, j'entre dans la clandestinité. J'ai travaillé chez Jean COUGARD à Keristen. Je lui suis reconnaissant de m'avoir hébergé. Je sens alors qu'il faut faire quelque chose pour résister à l'Occupant. Je suis persuadé que travailler pour le S.T.O. ne fait que prolonger la guerre.

Le groupe Duguay-Trouin

Jean LE JEUNE, de Plévin, ancien marin comme moi, me contacte. Nous organisons la première réunion dans la vieille salle de danse de M. AUFFREDOU et formons un groupe de résistance. Chacun prend un nom de guerre. Plusieurs camarades de Paule, participent aux réunions clandestines décidant des actions : distributions de tracts, délivrance de fausses cartes d'identité aux camarades convoqués au S.T.O., drapeaux tricolores hissés sur les monuments aux morts de la région dans la nuit du 11 novembre 1943...

Nous avons saboté de nombreux pylônes électriques de haute tension partant du barrage de Guerlédan vers Brest, les privant de courant qui servait à la recharge des batteries de sous-marins allemands. Sur le porte-bagages de ma bicyclette je plaçais dans un petit sac un pain de plastic, un cordon bickford et par-dessus une... poule... ! Les Allemands n'y voyaient qu'une poule ! Nous étions organisés en groupes... J'opérais avec le facteur. A force d'essayer, nous avons acquis une certaine compétence. Nous dispo-

sions des pains de plastic sur les poutrelles et écrasions une petite ampoule contenant de l'acide. Il rongea un ressort de cuivre. Ce dernier se détendait, provoquant le déclenchement du détonateur, donc l'explosion... En théorie...

Notre premier essai fut un échec ; le détonateur étant trop humide pour fonctionner... Le lendemain, tremblant de peur, j'ai démonté mon installation et compris ce qui s'était passé. Nous avons trouvé l'astuce : fixer une cinquantaine de centimètres d'amadou au détonateur... ! On peut imaginer dans quelles conditions nous opérions : dans la nuit. Forts de notre expérience, nous avons coupé les gros câbles téléphoniques de la ligne souterraine reliant Berlin à Brest le long de la route nationale 164 bis. Les pancartes indicatrices routières de la Wehrmacht furent souvent inversées dans les carrefours de la région. Nous avons recueilli, soigné, hébergé des aviateurs alliés tombés en Centre-Bretagne. Ils étaient ensuite convoyés pour leur retour en Angleterre.

Nous recherchions des armes. Certains camarades ont retrouvé des vieux fusils de chasse rouillés. Les Allemands interdisaient de garder des armes. Les fusils, les vieux revolvers furent nettoyés. C'étaient les seules armes dont nous disposions. Les premiers parachutages d'armes commencerent en mai 1943.

Arrestation

Le dimanche 23 janvier 1944, à huit heures, j'ai été arrêté par quatorze Allemands, gendarmes et miliciens. Un officier allemand et un gendarme font irruption dans ma chambre. Ils disent : "Haut les mains" ! Le Feldgendarme descend, le gendarme braque sur moi un revolver me demandant si je ne possède pas de papiers compromettants. Dans ma poche se trouve une photo d'identité destinée à figurer sur la fausse carte d'identité d'un réfractaire au S.T.O.... Le gendarme présente ce document à l'officier qui crie : "les menottes" !...

L'interrogatoire se poursuit dans le petit garage au pignon de la maison. Un camarade voisin ayant voulu s'enfuir, fut lui aussi arrêté et attaché à moi par la paire de menottes. Les policiers fouillent partout. Derrière une armoire se trouvent deux combinaisons de parachutistes américains recueillis le 5 janvier 1944. Ils ne trouvent rien.

Vers le camp

Interné à Maël-Carhaix, je subis des tortures, mais ne parle pas. Plus tard, on me transporte à Angers, centre de la Gestapo. Je suis torturé, classé N.N. (Nacht und Nebel) nuit et brouillard...

Le 18 juin 1944, environ mille huit cents Français quittent la gare de Compiègne, dont moi... Encore fouillé, je monte dans le wagon à bestiaux où nous sommes quatre vingt ? Cent ? Cent dix ?

A Soissons, nous avons chaud ; des camarades demandent à boire. Voilà Reims. Le train s'arrête pour laisser passer un convoi de matériel de guerre. Nous ruisselons de sueur. L'arrêt est interminable. Grâce à la complaisance d'une sentinelle italienne, je réussis à obtenir un peu d'eau dans la botte d'un capitaine, ceci par la petite lucarne du wagon. Le train repart. Des camarades délirent, appelant mères, femmes, enfants. Le vieux bidon, coupé en deux, déborde d'excréments qui coulent sur les hommes. Un évêque et deux jeunes prêtres demandent une prière aux croyants et non-croyants...

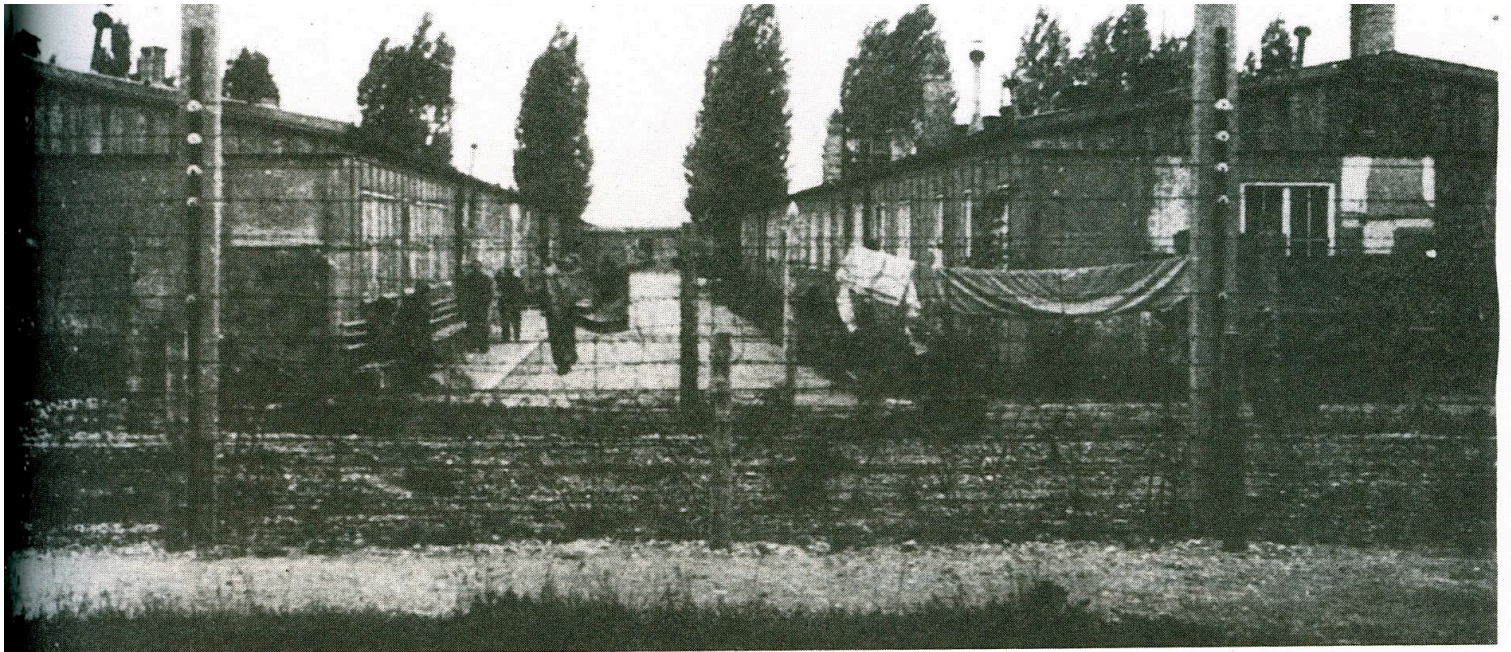
Arrivés à la frontière les portes sont ouvertes sur un quai de gare. On nous compte à coups de fouet...

Une autre étape aussi interminable commence. Le train roule de nuit... Il pleut... Les trous du toit laissent suinter quelques gouttes... Dans mon coin, j'ouvre la bouche ; sur ma langue desséchée, je sens l'humidité... Cela me fait du bien.

Le jour se lève et le train roule toujours. Vers quinze heures, nous arrivons en gare de Dachau. Les S.S. et leurs chiens nous escortent. Rangés en colonne, cinq par cinq, nous buvons l'eau des nids de poule tant nous avons soif. Nous soutenons les camarades qui chancellent. Sur la route, des petits garçons nous traitent de "Schweine Franzosen" (cochons de Français). Nous voici devant un large portail portant l'inscription : "Arbeit Macht Frei" (le travail rend libre).

La vie à Dachau

Il faudrait que les jeunes sachent exactement ce qui s'est passé. Les Allemands voulaient donner aux représentants de la Croix-Rouge une image idyllique : musique, infirmerie , etc...



**Stalags, baraquements des prisonniers,
fils de fer barbelés, électrifiés**

DACHAU

**L'arbre où étaient
pendus les prisonniers
récalcitrants qui tentaient
de s'évader et les
saboteurs**



La salle de torture



En quarantaine

A notre arrivée, nous avons été conduits aux douches, puis rasés, tondus... Nous avons reçu une tenue, ayant appartenu à des prisonniers italiens. Vestes et pantalons étaient rapiécés de part en part. Certains étaient troués parce que leurs propriétaires avaient été fusillés par les Allemands.

Pendant une quinzaine de jours, nous avons été mis en quarantaine dans des baraques, entassés les uns sur les autres, dormant sur des châlits en bois avec pour nourriture de la soupe de rutabagas à midi, un morceau de margarine et un peu de pain...

Au quinzième jour, nous avons été rassemblés sur la place, conduits aux douches ; badigeonnés d'un liquide spécial, avons reçu les costumes rayés de bagnards comportant une plaque numérotée et un triangle rouge accroché à notre veste. Notre béret s'ornait aussi d'une inscription. Aux pieds, nous portions des claquettes de bois avec deux morceaux de chiffon que nous appelions "des chaussettes russes" et affectés aux commandos d'Allach

Au travail

Nous nous rendons à pied au camp de travail à quatre kilomètres du camp, sommes reçus par le commandant du camp et les S.S., puis divisés en plusieurs groupes commandés par les chefs de blocs : les Kapos.

Une heure d'exercice physique nous est imposée avant de regagner les baraques. Le lendemain, à cinq heures du matin, nous voilà sur la place d'appel pour le départ au travail à l'usine en construction : la B.M.W., qui servira plus tard à la fabrication des pièces mécaniques d'avions. Nous sommes chargés de bâtir des entrepôts pour stocker des pièces de bombardiers Messerschmitt.

A midi, nous recevons une soupe de rutabagas et deux cents grammes de pain; un jour : une rondelle de saucisson, un autre : une portion de margarine.

A dix neuf heures, nous rentrons au camp. On nous donne un peu de thé ou un ersatz de café et nous allons nous coucher. Tous les jours se ressemblent : l'hiver, le froid, la neige... Plusieurs camarades tombent, frappés de congestion...

Une semaine sur deux, je travaillais de nuit lorsque je fus affecté à l'usine. J'étais à l'abri. J'usinai des pièces de carters de bombardiers Messerschmitt sur un tour. A minuit, on nous distribuait un morceau de pain et une soupe d'orties.

Le typhus

Après les douches, venait l'inspection des poux. Nous déplorions de nombreux cas de typhus. Beaucoup de mes camarades sont morts de cette maladie, souvent quelques jours seulement avant la Libération.

J'ai toujours eu l'espoir de revenir - même aux pires moments - J'étais malgré tout un privilégié étant célibataire, jeune, en bonne santé. Des camarades pleuraient silencieusement ou appelaient mères, femmes, enfants...

Quand les S.S. me frappaient, je serrais les poings... Les Kapos étaient des prisonniers, "des droits communs". Les Polonais n'étaient pas tendres envers nous : ils nous reprochaient de les avoir laissés tomber en 1939 !

La solidarité

Parfois nous devions nous rendre à Munich, non loin de Dachau, pour le déblayage des bombes anglo-américaines! Nous pénétrions dans les maisons et ramassions biscuits, pain, médicaments dans notre gamelle. De retour au camp, nous partageons avec les camarades ! La solidarité était réelle au camp : celui qui recevait un morceau de pain, gardait un morceau pour un plus démuné... Les médicaments glanés de ci de là ont permis d'éviter de nombreuses morts.

"Sabotage" !

Une nuit, je travaille sur mon tour. Épuisé, je m'endors... Le feu prend dans la machine. Je l'arrête, verse une caisse de sable sur les flammes et nettoie. Je me confonds en excuses et explications auprès du contremaître.

Quelques temps après, je suis convoqué au bureau devant les chefs. Je comprends qu'on m'accuse de sabotage ! Sur la pièce que j'usinai au moment de l'incendie, il manque un millimètre !

Le lendemain, je suis enfermé dans une baraque où on ne peut tenir ni debout ni assis. Je me dis "je vais être pendu" !

A onze heures, les copains viennent me chercher. Je mange la soupe et me rends à l'usine. Le contremaître dit : "tu peux me remercier ; j'ai expliqué aux Allemands que ta machine était déréglée ».

Le gibet

Un autre soir, en arrivant au camp, nous voyons deux poteaux munis d'une poutrelle à laquelle une corde est attachée. Deux gars arrivent, les mains dans le dos, poussés à coups de crosses par les S.S., le cercle rouge peint dans le dos. Un soldat fait monter le prisonnier sur un escabeau sous la poutrelle, il lui passe la corde au cou et donne un coup de pied dans l'escabeau...Le sergent nous dit : "voilà ce qui vous attend si vous essayez de vous évader. Ce n'est pas la peine, vous serez repris" !

La délivrance

Les Américains ne sont pas venus tout de suite libérer Dachau. Quelques déportés ont réussi à s'enfuir au printemps 1945 - la surveillance allemande s'étant relâchée - ils ont persuadé les Américains d'y aller. Ils ont mis des drapeaux blancs aux miradors. Quand ils ont vu les atrocités autour du camp (des moitiés de cadavres), ils ont fusillé quelques S.S....

J'ai quitté Dachau Allach le 29 avril 1945 pour rentrer dans mes foyers le 3 juin 1945.

Conclusion

Mes camarades déportés et moi sommes un peu déçus de ce qui se passe dans le monde actuellement. Nous n'aurions jamais pensé, cinquante ans après, qu'il y aurait des camps de concentration à deux heures d'avion de Paris...

Je souhaite que tous les peuples puissent s'aimer les uns les autres dans la Paix, le Bonheur, la Liberté... et que nos enfants, petits-enfants ne voient plus jamais ça. Si c'était à refaire, je le referais

Le Principal, les Professeurs responsables de ce petit livre et les Élèves de Quatrième D du Collège Public de Carhaix-Plouguer tiennent à remercier :

Les témoins, acteurs ou spectateurs des évènements souvent douloureux de ces "années noires"... Ils ont, en effet, accepté de conter une tranche de leur vie et fourni des documents... Sans eux, cet ouvrage n'aurait pas vu le jour.

Monsieur Jean-Claude Le Breton, qui a pris sa tâche d'imprimeur particulièrement à cœur et fourni notamment le document inédit de la couverture.

Youenn, Élève de Terminale, pour son dessin.

Carhaix, ce 21 mai 1994



La classe de 4^e D 93 - 94 du Collège Beg Avel, qui a recueilli les témoignages

Plounévezel Drame de Lamprat. La mémoire entretenue

Relater des événements historiques aux enfants demande force détails et précision. Le drame de Lamprat a marqué à jamais la vie de Plounévezel et de ce village où de jeunes résistants ont été capturés, torturés et pendus sur la route de Plounévezel, à Saint-Caradec.

Un exposé des enfants

Cet épisode tragique est l'objet d'un exposé des élèves de CM2 consacré à la vie quotidienne sous l'Occupation et au drame de Lamprat.

Samedi, un petit groupe d'élèves du CM2, accompagné d'Aurélie Ménez, qui leur enseigne l'histoire, est allé à la rencontre de Marie-Louise Baron, qui habite toujours au village, dans l'habitation où surgirent les soldats allemands qui étaient venus réquisitionner charrettes et chevaux.

Marie-Louise Baron a raconté avec beaucoup d'émotion cette journée du 8 juin 1944 avec force détails et souvenirs sous-jacents.

« Je suis contente et émue de pouvoir transmettre cette histoire aux plus jeunes. Cela s'est passé il y a 72 ans,



Marie-Louise Baron, entouré de quelques élèves du CM2 et d'Aurélie Ménez, leur enseignante ; au mur, le portrait de son père et sur la table, son chapeau.

mais je m'en souviens comme si c'était hier ». Elle a pu ainsi répondre aux questions des enfants, très touchés par son

récit, qui, sans nul doute, restera un moment très fort d'une rencontre humaine hors du commun.